



L'art comme école

samedi 20 juillet 2019, par [Nicolas Romeas](#)

Sylvie Berthémy, présidente des amis du Magasin des horizons, lieu de pratiques artistiques à Grenoble (le lien de leur site est en bas de page), a récemment exprimé le désir de publier sur son blog cet article écrit en 2017 pour le blog du Monde Diplomatique. J'ai donc pour l'occasion relu ce texte qui me semble condenser efficacement ma réflexion sur l'art et son véritable usage, trop peu souvent affirmé.

Et ça m'a donné l'idée de l'enrichir un peu et de vous le soumettre. Voici donc la dernière version de « L'art comme école ».

Parmi les éléments indispensables à la vie individuelle et collective des humains depuis les origines connues, il y en a un que l'on évoque rarement en tant que tel et qui est pourtant essentiel. On parle beaucoup, à juste titre, d'environnement, de géopolitique, de ce qui concourt à maintenir l'être humain en vie sans qu'il en vienne à s'autodétruire, que ce soit par des guerres, en surexploitant et polluant son biotope, ou encore, comme l'a évoqué Boris Cyrulnik à propos d'autres espèces [1], en se développant à un point si excessif qu'il en perd les codes élémentaires de la vie de groupe. Mais l'élément que l'on omet régulièrement de mentionner, tant l'habitude nous pousse à croire qu'il appartient à une catégorie différente, c'est l'art.



Les œuvres qui nous traversent, chacun en a fait l'expérience intime — sinon la notion d'art en serait réduite à son acception la plus étriquée et les possibles qu'elle veut ouvrir définitivement effacés de notre contexte de vie —, remplissent, lorsqu'elles le font, un rôle d'apprentissage. Elles agissent réellement sur nous, en éveillant, en inscrivant en nous et en nous enseignant, une façon de percevoir où la sensibilité et l'intellect sont indissolublement liés, qui ne peut se réduire à la seule compréhension et s'adresse autant à une personne qu'à l'ensemble du groupe culturel auquel elle appartient. Un mode de perception qui tire sa force et sa faiblesse de ne pas être balisé par des catégories utilitaristes.

Pourquoi s'agit-il d'un apprentissage, et d'un apprentissage de la vie elle-même ? Parce que ce regard neuf qui s'ouvre et se découvre peut ensuite être porté sur tout autre chose, sur chaque chose. On pourrait dire en un sens que la religion a parfois joué un rôle assez proche, initiatique, et l'on connaît les liens multiples dans notre histoire entre ces deux domaines.

Or, l'intérêt spécifique de celui-ci, c'est qu'il ne s'agit précisément pas de religion, mais d'un acte profane, libre des codes et des appareils d'une liturgie, dans lequel le sacré prend un sens utilisable au quotidien qui lui confère une opérativité sur tous les aspects de la vie. Cet outil méconnu, dont les seuls équivalents en termes de bouleversement du regard sont sans doute la spiritualité et la relation amoureuse, permet de creuser dans l'être l'espace d'une « gratuité » dotée de valeur. Cet espace ne correspondant à aucune utilité reconnue permet d'appréhender des éléments sans usage immédiat, parmi lesquels ce qu'on nomme la « beauté », mystérieuse qualité dont Pierre Rabhi [3] rappelle, à propos de nature, qu'elle est nécessaire à la vie humaine.

C'est pourquoi nous parlons d'une fonction anthropologique majeure qui participe de la construction de l'être. Cette fonction, présente à l'état latent chez chacun, peut soit être développée, soit s'atrophier sous l'effet conjugué d'un manque de capacité d'attention dont a très bien parlé Yves Citton [4], d'un manque de temps [5], de la raréfaction des espaces réels propices aux échanges, d'un usage immodéré de la communication informatique et d'une baisse de l'importance accordée dans cette civilisation à la pensée comme, de façon globale, aux éléments immatériels dépourvus de valeur monétaire, ou plus généralement, dirait le psychanalyste Roland Gori [6], quantitative.

Nous constatons chaque jour, autour de nous, dans nos entourages immédiats, les signes avant-coureurs d'une telle atrophie qui touche aux fonctions humaines les plus essentielles permettant d'entrer en contact avec l'autre. Lorsque la relation à autrui ne dispose plus de cette dimension de « gratuité », on peut dire, pour employer un langage aujourd'hui répandu, que l'autre, aussi, s'approche dangereusement de l'état de « marchandise ».

Pour créer ce courant grâce auquel on gagne cet entre-deux propice à la libération des forces de l'imaginaire, il faut s'extraire d'un langage abîmé, limité, appauvri, pour investir un espace d'expression symbolique non strictement déterminé. Comme Platon [7] disait du symbole qu'il était à la recherche de sa part manquante, cette moitié complémentaire qui ne sera jamais exactement la même suivant les cas, puisqu'elle dépend des caractéristiques de celui qui reçoit (et construit à partir de cette réception), aucun dialogue réel ne peut laisser préjuger de la réponse donnée à une question. C'est ainsi que travaillent les artistes conscients de leur rôle. Là où la langue courante ne suffit plus à dire ce qui se passe, ils inventent des langages à partir d'un univers mental commun. Et ces langages, en prenant leur place dans cet univers, nous forcent à développer en nous la même capacité. Qu'on pense aux improvisations de jazz. Dialogue sans question ni réponse qui permet de renouer avec nos vagues intérieures.

Échapper au cercle fermé de notions utilitaires d'où l'imaginaire est exclu, entrer dans un mode relationnel qui ouvre du possible, fertiliser l'esprit de l'interlocuteur en suscitant en lui de nouvelles connexions neuronales, est donc une fonction essentielle. Potentiellement active en chaque « individu », elle est en même temps politique, au sens profond (et grec), de ce mot. Elle agit, simultanément et indissociablement, sur la relation entre les humains et entre l'individu et le monde.



En développant en nous cette autre dimension de perception : entre les mots, entre les pensées construites avec des mots, entre les sentiments tels que transmis à l'intérieur d'une même culture, on accorde à cette perception la capacité d'oser ne pas aboutir à un savoir, mais d'avancer sans peur vers l'inconnu. Ce à quoi l'on donne le beau nom d'« invention » [8]. Avancer vers l'inconnu sans être tenaillé par la crainte, un inconnu devenu bienveillant, placé sous la protection de cet abri symbolique nommé « art ». On ne peut ignorer, en suivant ce chemin, la nature essentiellement collective de l'art, y compris lorsque la riche matrice qui le sous-tend est momentanément masquée par la figure (ou la signature) d'une personnalité qui lui donne accès à la reconnaissance publique.

C'est la relation elle-même qui se travaille comme apprentissage de la navigation dans les méandres d'un contexte culturel, cette tapisserie ou ce tissu dont chaque individu, comme l'écrit François Roustang [9], est l'un des nœuds, intérieurement relié à chaque fil qui le constitue. C'est ce qui permet à l'individu en question, en se réappropriant sa place dans ce tissu, d'agir simultanément sur ce qu'il est et sur son contexte de vie. C'est ce que l'on appelle parfois du mot un peu usé de créativité, tentative de nommer un mode d'être qui n'appartient en propre à personne, mais à tous ceux qui en sont à la fois les constituants et les acteurs potentiels.

C'est à cet endroit que l'art s'adresse à nous, c'est ce qu'il nous apprend à faire. Il en est l'école.

Encore faut-il que le dialogue reprenne vie, que ses formes puissent évoluer sous l'influence des membres de la collectivité dont il émane, qu'il échappe à la seule emprise des experts et des spécialistes mondains, qu'il se remette lui-même en question dans son usage réellement politique, en dehors de toute coterie. Parler d'« accès à l'art », comme parfois le font les âmes les mieux intentionnées, n'est jamais suffisant. Car, sous peine de retomber dans la vision « bourgeoise » d'une manne venue d'un « en haut » inaccessible qui se répandrait ensuite généreusement sur le « peuple », il faut d'abord savoir d'où il vient et comment il se crée. Avant de souhaiter l'accès de tous au monde de l'art, il faut inverser la proposition : a-t-il encore accès à sa source populaire, ou comme nous le pensons avec Bernard Stiegler [10], se développe-t-il de plus en plus souvent « hors-sol », sur le modèle des cultures hydroponiques ?

L'enjeu est de taille. Il s'agit, contre la déshumanisation de l'humain, de redonner au geste artistique sa place et sa puissance réelles en tant qu'acteur majeur de notre évolution.

C'est pourquoi, loin de toute notion de divertissement et en tâchant de résister à une pseudo « excellence artistique » faussement hiérarchisante, à leur appropriation par une « élite » auto-proclamée à fins d'accumulation de « capital symbolique », ou pire de réduction à l'état de produit commercial, notre société doit rendre à ces pratiques leur sens d'outils indispensables à la construction de l'être humain.

Nicolas Roméas

NB : Ce texte a été publié une première fois en juin 2017 dans une version plus courte [dans le blog du Monde Diplomatique](#).

[Le site du Magasin des horizons](#)

[Sur le blog des Amis du Magasin](#)

Notes

[1] Lors d'une conférence récente sur l'éthologie à Nantes.

[2] *Fenêtre sur le chaos*, éd. du Seuil.

[3] *Nos voies d'espérance*. Entretiens avec Olivier Le Naire, coéd. Actes Sud/Les liens qui libèrent.

[4] *L'économie de l'attention*, éd. La découverte.

[5] *Time is money*, formule anglo-saxonne dont Benjamin Franklin est sans doute à l'origine.

[6] *La Fabrique des imposteurs*, Éditions Les Liens qui Libèrent.

[7] Même s'il se méfiait des poètes !

[8] Le fait de mettre au jour (au vent) ce qui avait été enfoui.

[9] Lire, entre autres, *Jamais contre, d'abord*, éd. Odile Jacob.

[10] Philosophe, fondateur du groupe Ars Industrialis.